

Hazor à la fin de l'âge du Bronze d'après un document méconnu: RS 20.225

D. Arnaud — EPHE-Sorbonne

“alors la guerre fut aux portes”
Juges V⁸

[The letter fragment RS 20.225 found in Ras Shamra has been ignored for thirty years because of its bad state of preservation. However, it gives unexpected hints upon Hazor and the dangers that threatened it when the Bronze Age was coming to its dramatic end.]

Quoique publié depuis trente ans¹, RS 20.255² n'a pas attiré l'attention³. Méconnaissance étonnante: ce fragment est le seul témoignage écrit qui soit connu de Hazor à la fin de l'âge du Bronze. Assurément, il est d'abord peu plaisant; les signes ne sont pas toujours bien venus et les outrages du temps n'ont fait qu'aggraver la situation; l'éditeur s'en est manifestement trouvé rebuté⁴; personne depuis n'a cru utile un nouvel examen⁵.

Cependant, un peu d'attention permet de lire cette lettre, ou ce qui en reste, ainsi:

1. J. Nougayrol, *Ugaritica* V, Paris 1968, n° 45.

2. Pour tous les renseignements sur le document, voir P. Bordreuil-D. Pardee, *La trouvaille épigraphique de l'Ougarit*, I, Paris 1989, *ad num.*

3. P.-R. Berger (“Zu den ‘akkadischen’ Briefen Ugaritica V”, *UF* 2 [1970], p. 289) présente comme corrections des propositions de lecture dont aucune n'est paléographiquement fondée. Y. Yadin ne mentionne pas RS 20.225 dans sa conférence sur la ville faite la même année et publiée ensuite, (*Hazor*, Londres 1972; voir encore du même: *Hazor*, Londres-Jérusalem 1975); il est absent de l'article consacré à la ville dans *RIA* IV/2-3, p. 135, daté de 1973, et de la publication du procès ramassé sur le site (W.W. Hallo-H. Tadmor, “A lawsuit from Hazor”, *IEJ* 27 [1977], pp. 1 sqq.) etc.

En revanche, il est bien douteux que le nom de la ville soit à la base du nom de vêtement dans *EA* 22 II 41 et *EA* 45 IV 40, même si l'étymon de thème qatūl de *hazūru* reste à identifier. Le mot se trouve encore à Alalah dans le bordereau ATT /8/257 l. 1, du niveau IV (à ce que l'on peut conjecturer à partir des autres textes de la même série exhumée du palais de Niqmepa), sous la forme *ha-zu-ra* (au singulier?).

4. La publication cahotique d'*Ugaritica* V (si je me rappelle bien) n'est pas non plus étrangère à cet état de chose.

5. P. Bordreuil-D. Pardee, *op. cit. ibid.*, avaient pourtant noté que l'autographie était incomplète. Avertissement qui n'a pas trouvé d'écho, à ce que j'ai pu constater, dans l'abondante production consacrée à Ras Shamra.

- 1'.
 [.....]^d Iškur¹
 [ù^d Eš₁₈]tár en-2 uru Ha-zu-ra^{ki}
 [uru tu-u]k-li dingir¹.me [r]e-ši-ia
 [pap-ru]-ka li-šal-la-mu-ka
 5'. [ù] ši-bu-ta sig₅-ta li-ši-bu-ka
^ra[-n]a pa-né¹ lugal be-l[i-ka ul-t]u
 i-na-an-na a-di da-ri-ti

-
 e-nu-ma a-kán-nu iš-[tu]r
 šar-ru šal-lu¹-tu₄ ul-[tu] ^riti¹
 10'. [m]a-^rha¹-[ri] ù ul-tu x[
 [x (x) iš-]tu ugu[

(quelques signes au verso)

.....
 [... muh]-hi ^rBi-tu₄
 [... a]-kán-na la [

“[...] . Que] ^rle dieu de l'Orage¹ [et qu'As]tarté, les deux seigneurs de la ville de Hazor, [la place fo]rte, les dieux qui m'[a]ident, te [protègent!] Qu'ils te gardent en bonne santé [et] qu'ils te comblent d'une vieillesse heureuse [de]vant [ton] seig[neur] le roi, [de] maintenant à jamais!

Voici qu'ici le roi a [fait la lis]te de ce qui a été butiné, d[u] ^rmois¹ [pr]écé[de]nt] et de [...] pris sur [...] .

(quelques signes au verso)

[... à] Dame Bittu [...], ainsi, ne [...] .”

Le verso a complètement disparu; il devait être tout entier écrit, puisque le scribe a dû utiliser la tranche gauche pour terminer. La partie, aujourd'hui absente, du recto ne devait représenter que quelques lignes⁶. On ne sait plus ce qu'étaient les noms du destinataire et de l'envoyeur et comment ils étaient disposés l'un par rapport à l'autre. Certes, les divinités invoquées dans les bénédictions initiales assument, d'une manière générale⁷, le statut hiérarchique des correspondants. L'auteur de RS 20.225 se considérait donc comme inférieur socialement, que cette situation fût objective ou qu'elle ne fût que marque de courtoisie entre égaux. L'épistolographie "occidentale" témoigne des deux situations. Le Canaanéen est un dignitaire, proche du roi, son insistance sur la ville forte qu'est Hazor serait peut-être un indice que sa charge est militaire⁸. Le document a été découvert dans la pièce 5 de la maison dite de Rap³ānu⁹. Ce dernier était-il

6. On peut évaluer le manque à guère plus de six lignes (soit trois lignes pour les noms des correspondants et la formule *qibīma*, une pour la formule *lū šulmu ana muhīka*, une ou plus pour l'invocation des divinités d'Ougarit).

7. Cet usage (qui n'a pas donné lieu à dépouillement, à ce que je sais) n'est pas systématique en effet. Ainsi, à Tyr, le même envoyeur s'adressant au même destinataire met (ou, plus exactement, fait mettre) les dieux de Tyr une fois en premier et l'autre fois en second!

8. Une explication complémentaire (que la cité est menacée) sera proposée à la fin de cet article.

le destinataire? On ne peut le dire.

Le *ductus* est médio-babylonien, mais la "main" n'est pas élégante¹⁰. Certains signes portent des surcharges; quelques-unes d'entre elles sont sans doute des éraflures involontaires¹¹, mais quelques autres paraissent d'origine. Ces petites difficultés n'empêchent pas que les restaurations s'imposent d'elles-mêmes¹².

9. La description de cet ensemble se résume aujourd'hui à un plan sommaire (*Ugaritica* III p. 170, fig. 122), à un plan plus élaboré (AAAS 20 [1970], pl. I), à une remarque de Cl. Schaeffer rapportée par J. Nougayrol (*CRAIBL* 1957, p. 81) et à quelques lignes de J.-C. Courtois dans sa contribution à l'article *Ras Shanra* du *Supplément au Dictionnaire de la Bible* (tome 9, Paris 1979, col. 1253). Pour le premier, "d'après certaines données archéologiques M. Schaeffer inclinerait [...] à admettre que les archives de Rap^aanu sont entièrement du XIII^e siècle", le second date de l'"Ougarit récent 3" la dernière période d'occupation de l'endroit. Ce *locus* a fourni un riche matériel épigraphique, à peu près exclusivement en cunéiformes suméro-accadiens. Les documents en cunéiformes alphabétiques sont très rares (KTU 4.698, KTU 4.703, KTU 4.704, KTU 5.17, plus les éclats regroupés sous les n^o RS 20.[435], RS 20.[436] et RS 20.[437]). Les "textes de bibliothèque" sont exclusivement représentés par les séries lexicographiques publiées dans *Ugaritica* V (sous les numéros 109, 120, 134, 137-141, 146, 148, 149, 150+151, 153 [texte en ouest-sémite]) et ailleurs (*AS* 16 [1966], p. 31-33; *MSL* VIII/2 [1962], p. 95; *MSL* X [1970], p. 37-50, p. 149; *MSL* XI [1974], p. 169; *MSL* SS 1 [1986], p. 75-89). Mais la plus grande masse de ceux-ci est inédite. Les documents de la pratique sont surtout des lettres, "officielles" et "privées" (dans la mesure où on peut le supposer) publiées sous les numéros 21, 25, 31, 34, 35, 37, 42, 45-47, 49, 58, 65, 68, 70+69, 71, 76+154, 80, 91. Les tablettes administratives sont: 93(?), 97, 99, 101, 106, 107. Les n^o 88 et 92 sont sans doute deux fragments de contrats. M. O. Callot, que j'ai interrogé sur cette maison et que je tiens à remercier ici, pense que ces archives devaient se trouver à l'étage.

Dans sa communication (*CRAIBL* 1957, p. 77), à propos de RS 20.15 [aujourd'hui: *Ugaritica* V n^o 53, pièce 6] et de RS 20.23 [aujourd'hui: *Ugaritica* V n^o 54, entre pièce 6 et 7], J. Nougayrol proposait d'"attribuer provisoirement à leur destinataire [Rap^aanu] la maison [...] où [les tablettes] ont été trouvées." Réticence renouvelée ensuite ("Si c'est bien la maison de Rap^aanu"). De fait, dans la pièce 5, le nom de Rap^aanu n'apparaît aujourd'hui que dans le n^o 88 (RS 21.007A). Comme J. Nougayrol l'indique implicitement dans son catalogue des noms propres dans *Ugaritica* V, il existe même deux personnes portant cet anthroponyme dans ce texte, un contractant et le scribe. Les autres documents citant à Rap^aanu sont de la pièce 6 (n^o 53 [RS 20.015], n^o 55 [RS 20.178]) et entre les pièces 6 et 7 (n^o 54 [RS 20.023]). Toutefois, ces trois *loci* semblent constituer une sorte d'unité épigraphiquement parlant, car on a retrouvé des textes qu'a signés un scribe, un certain Ianhānu, dans les trois: dans 5 (RS 20.210 A; mais le texte lexicographique RS 20.032 est dû à un autre scribe: Ba'alazki), comme aussi dans 6 (d'après les colophons de RS 20.230 [*MSL* SS 1 [1986], p. 75] et RS 20.245) et 7 (RS 20.196).

10. Le gabarit des signes varie: qu'on compare ceux de la ligne 2' à ceux de la ligne 7'. Autrement, la banalité de cette écriture interdit qu'on puisse se fonder sur des critères paléographiques pour attribuer à telle ou telle autre lettre ou fragment de lettre d'*Ugaritica* V une origine hazoréenne. Mais la correspondance entre les deux villes ne s'est pas limitée à l'envoi de RS 20.225, à l'évidence.

11. Autant qu'on en puisse juger, elles n'ont pas été provoquées par l'empreinte du tissu du sachet où la lettre a été mise pour le transport, ou bien la trame en devait être particulièrement grossière.

12. Voici les quelques remarques nécessaires pour justifier la transcription et la traduction (Les fins de lignes du verso n'ont pas été prises en compte):

l. 1': les traces sont à peine lisibles, mais [Eš₁₈]-Itār (l. 2') et le fait que "deux seigneurs" soient cités imposent cette restitution. La lecture phonétique de Iškur est incertaine. Ma traduction élude la difficulté.

l. 2': DINGIR¹ a été ainsi identifié par J. Nougayrol; le signe n'est pas clair, mais que lire d'autre?

l. 3': le contexte suggère cette restauration, d'autant que U]K-LI est paléographiquement sûr. On ne connaissait que *tukultu* dans cette formule (cf. *CAD* s. v. *ālu* et von Soden, *AHW* s. v. *tukultu*), mais le substantif *tuklu* est bien attesté en médio-babylonien.

l. 4': c'est ce que propose J. Nougayrol, avec raison; on trouve cette suite: *našāru* / *šullumu* dans la lettre de Patrūn (c'est-à-dire Batroun, voir ci-dessus à la note 14) RS 20.178 (*Ugaritica* V n^o 55), ll. 9-10. Elle se retrouve encore dans des lettres adressées à Ougarit (RSO à paraître n^o 9, l. 7, n^o 49, l. 8 et 50, l. 5) en babylonien et aussi en ougaritique.

l. 5'-7': la même formule est attestée, intacte, dans deux lettres de Tyr, inédites (voir encore RS 20.178).

l. 6': NI est-il écrit sur des traces mal effacées?

l. 9': la même remarque vaut pour LU.

l. 10': l'argile en début de ligne est profondément mutilée et la restauration est hypothétique, même si la silhouette du HA est plus ou moins reconnaissable. La forme *maharū* est médio-babylonienne. Elle a peut-être été véhiculée à l'"Ouest" par les lettres royales du *corpus* d'El-Amarna (J. A. Knudtzon, *op. cit.*, II, p. 1460). L'idéogramme *iti* peut être un pluriel dans le même *corpus*

L'écriture et la langue à l'époque dite d'El-Amarna témoignent d'une homogénéité indiscutable sur la façade levantine, en dépit de quelques dissemblances qu'a su souligner l'érudition contemporaine. A la fin du II^e millénaire, la situation a profondément changé; chaque site pour lequel on a des témoignages a des particularités plus ou moins affirmées. C'est Sidon qui tranche sur les autres villes côtières: ses lettres emploient graphies, formes et vocabulaire médio-assyriens, l'ordre des mots, canaanéen, seul les distingue des documents écrits dans l'Assyrie contemporaine et dans sa zone d'influence syrienne¹³. En revanche, Batroun¹⁴, Beyrouth, Byblos et Tyr utilisent le médio-babylonien. Mais il faudrait faire alors intervenir des niveaux de langage pour obtenir une appréciation plus fine. Tâche impossible: seul Tyr fournit à la fois des documents d'origine royale et d'origine privée. De Batroun ne subsiste qu'une missive entre intimes (ou plutôt deux puisqu'elle est "double"). Des autres ports, en revanche, nous ne pouvons plus lire que la correspondance royale¹⁵. Toute comparaison se révèle boiteuse.

Ces réserves bien présentes à l'esprit, on conclura provisoirement qu'entre tous les sites, le babylonien de Hazor est à classer avec celui des lettres tyriennes "soignées": correspondance de l'"état" et,

(J. A. Knudtzon, *op. cit.*, p. 1379) et une traduction par "des mois précédents" est aussi possible. Dans le babylonien de Tyr, *ultu* est réservé aux temps et *ištu* aux lieux (d'où la restauration de la ligne 11'). Si cette règle s'applique aussi au babylonien de Hazor, la fin de la ligne 10' traitait aussi de chronologie. On pourrait alors suggérer hypothétiquement que le texte se continuait ainsi: "du 'mois' [pr]écé[de]nt et du m[ois] d'auparavant, (butin) p[ri]s sur [...]".

l. 13': le TUM est douteux.

l. 14': le LA est décalé vers le bas et on peut se demander s'il n'y avait pas encore une ligne écrite, auquel il aurait pu appartenir.

13. A Dür-Katlimmu. Une étude complète de ce "jargon" épistolaire se trouve dans le prochain *RSO* à paraître.

14. RS 20.178 (*Ugaritica* V n° 55) provient bien de ce site. On lira la ligne 5: à dingir.meš ša kur-ti Pa-at-<ru-na>; le scribe est passé immédiatement à la ligne suivante et a oublié manifestement d'écrire les deux derniers signes, quoiqu'il ait ménagé l'espace pour le faire; l'autographie de J. Nougayrol est fidèle. Le toponyme complet, avec labiale sourde initiale, est attesté dans une lettre inédite de Byblos (RS 94.2182 l. 11). Celui-ci est toujours écrit avec le signe BE dans le *corpus* d'El-Amarna (J. A. Knudtzon, *op. cit.* II, p.1572). Analogiquement, y est-il aussi à lire ainsi (BE notant alors /pát/)? Le grec *Bóirus* montre que la sonorisation de l'initiale était réalisée au I^{er} millénaire (*Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft* 3, Stuttgart 1899, col. 793). Le témoignage de l'arabe est évidemment sans valeur, puisque la labiale sourde n'y existe pas. Je garde dans le texte la forme courante, trop familière pour être abandonnée sans gêne. La proposition de P.-R. Berger (*op. cit.*, p. 289) de lire E[N comme début du nom du second correspondant de RS 20.178 n'est pas du tout possible d'après les traces.

La lettre provenant d'Amurru RS 20.162 (*Ugaritica* V n° 37) utilise aussi (l. 1) kur-ti NG; que ce soit un singulier ou un pluriel (voir l. 6 et 18: kur.meš A-mur-ri et encore l. 10), cette forme est grammaticalement incorrecte. Faut-il la rapprocher de la graphie de RS 20.178? Cette ressemblance est-elle un effet du hasard? Témoigne-t-elle au contraire d'un rapport entre l'Amurru et Batroun allant au-delà de pratiques scripturaires? Batroun a-t-elle été au moins un temps le port de l'Amurru? Cette piste de recherche devrait peut-être être explorée.

15. L'ordre des mots se "canaanise", si l'on peut hasarder ce néologisme, de plus en plus quand on va du nord au sud: à Byblos, le verbe clôt la phrase, selon la grammaire canonique de l'assyro-babylonien; Beyrouth écrit encore un médio-babylonien "classique" qui se laisse malgré tout pénétrer d'assyrianismes, mais la rédaction s'en éloigne à mesure que croissent la fatigue et l'inattention du scribe. A Tyr, la syntaxe est toujours celle de la langue locale, même dans les documents officiels.

Beyrouth a peut-être fourni aussi une lettre non-royale: RS 20.130 (*Ugaritica* V n° 46). Après collation, tout en tenant les restaurations comme hypothétiques, on peut lire ainsi les lignes 2'-14': áš-šúm 'túg' še-t(a-ti (x) / ša lugal iš-[pu-ra-an-ni] / à a-na a-ia-ši [iq-bi] / ma-a at-ta [x x x] / à túg še-ta-ti [x x] / iš-tu li-it lugal k[ur x x x] / li-qu-ú x [x x x] / e-nin-na x [x x x] / túg še-ta-ti [x x x] / 'te-p-ma šu-bi-la-an"-n[i?]' / à edin 'x[x x x] / ša al-ta-[pa-ra-ku] / šu-bi-la [x x x x] / it-ti lugal [en-ia] / lul-ti-il-[li-il] ("[...] A propos des vêtements še-ta-ti pour lesquels le roi [m'] a écrit et [m'a dit] à moi: 'Toi, [...] prends [...] et les vêtements še-ta-ti [...] d'auprès le roi de [...]', maintenant, envoie-moi nouvelle [...] concernant les vêtements še-ta-ti [que je t'ai envoyés] et fais-les porter [...] à [...], à propos duquel je [t'ai] écrit, pour que je puisse me justifier auprès de [mon seigneur] le roi.") Les caractéristiques de ce document renvoient à celles que l'épistolographie du port manifeste clairement, d'après les documents publiés et surtout inédits: si la langue est presque "classique", elle n'évite pas des lapsus (ici li-qu-ú comme impératif singulier, semble-t-il), mais le trait le plus significatif est le goût pour des "valeurs" rarissimes, ici LUL (l. 16') et surtout EDIN (l. 12', pour noter la préposition *šér). L'attribution donc de RS 20.130 à un scribe beyrouthin est hautement vraisemblable.

partiellement, de quelques marchands¹⁶ (le texte de Batroun se classerait dans ce second groupe). Ainsi, son vocabulaire appartient-il d'une manière générale à celui du médio-babylonien classique, et une formule renvoie plus particulièrement à Tyr¹⁷. La place du verbe reproduit, d'autre part, celle qu'il avait dans la langue locale que le mouvement de la phrase babylonienne décalque sans aucun doute¹⁸. Cette influence du canaanéen apparaît d'ailleurs ancienne à Hazor: les légendes des foies inscrits la révèlent déjà bien avant la fin de l'âge du Bronze¹⁹.

Ces quelques phrases fournissent des renseignements d'autant plus bienvenus qu'ils sont uniques pour cette période décisive que vivait la vallée supérieure du Jourdain.

Hazor est une "place forte", car, si l'expression [*āl tu*]k^{li} est non attestée, la restauration apparaît pourtant sûre²⁰. L'archéologie illustre le propos²¹ et le souvenir s'en retrouve dans le texte biblique²². Par deux fois, le fragment RS 20.225 en cite le "roi". On savait déjà que le chef de Hazor avait porté ce titre, des textes d'exécration²³ jusqu'à l'époque d'El-Amarna inclusivement²⁴; il l'a manifestement gardé jusqu'à la fin de l'âge du Bronze, preuve indiscutable de la primauté politique de sa cité. Il a à son service une administration palatiale²⁵ avec scribes et dignitaires. La ville écrit, ou plus exactement: continue d'écrire le babylonien²⁶. Elle est en rapport sans doute avec la côte qui sera au millénaire suivant la Phénicie et vers le nord jusqu'à Ougarit.

16. Mais non de tous. En effet, quelques documents écrivent aussi, non ce médio-babylonien "occidental", mais une véritable bêche-de-mer, création linguistique originale à partir de babylonien, d'égyptien et de canaanéen, qui n'a pas d'équivalent ailleurs.

17. Il s'agit de la formule des lignes 5'-7' (aussi à Batroun, comme on l'a vu, plus haut, à la note 11); elle ne se trouve que dans la correspondance entre certains marchands "frères".

18. Une seule donnée sur le canaanéen de Hazor pourrait être le nom propre de la tranche. S'il est bien lu, s'il est celui d'une Hazoréenne, on aurait la preuve que le /n/ appuyant s'y assimilait à la dentale suivante (à la différence de la langue d'usage de Tyr, où il se maintient, comme une glose tyrienne inédite *gintu* ["verger"] le montre). Mais aucune de ces deux conditions n'est avérée.

19. B. Landsberger-H. Tadmor, "Fragments of Clay Liver Models from Hazor", *IEJ* 14 [1964], pp. 201-218; photographies dans Y. Yadin, *Hazor*, Londres 1972, pl. X; du même: *Hazor*, Londres-Jérusalem 1975, et J.-W. Meyer, *Untersuchungen zu den Tontablettenmodellen aus dem Alten Orient*, Neukirchen-Vluyn 1987, pl. 13, 3-5. Certes ces légendes sont venues de la Babylonie paléo-babylonienne, (ce qu'indique au moins la mimation) quels qu'aient pu être les scriptoria relai, mais elles ont été "occidentalisées": *uru* (/ *ālu*, fragment B) est du genre féminin, comme dans la tradition grammaticale de l'Ouest (ce substantif est masculin en babylonien "classique"). Le texte A, de la même manière, emploie *ma-an-ša-ar-tum*; cette forme à nasalisation est aussi "occidentale" (cf. *CAD s. v. maṣṣartu*) (On lira: [...] 'ū' *ma-an-ša-ar-tum* e, [écrit *dul.du*, pour *dul.du*): "[...] et la garde en descendra." L'apodose complète, avec, il est vrai, une formulation différente, est commune au I^{er} millénaire (cf. *CAD s. v. arādu* A 1e).

20. Le couple *tuklu* (*tukultu*) / *rēšu* est d'ailleurs familier en accadien et il est peut-être venu sous le calame du scribe consciemment ou non.

21. Y. Yadin, *Hazor*, Londres 1972, p. 55 (rempart) et pp. 62-64 (portes).

22. Josué XI¹⁰.

23. W.W. Hallo-H. Tadmor, "A lawsuit from Hazor", *IEJ* 27 (1977), p. 8.

24. A. Malamat ("Hazor 'The Head of all Those Kingdoms'" *JBL* 79 [1960], pp. 12-19 et encore: "Syro-Palestinian Destinations in a Mari Tin Inventory", *IEJ* 21 [1971], pp. 36-37) a beaucoup insisté avec raison sur ce point, en particulier pour l'époque dite d'El-Amarna, même lorsque le chef de Hazor s'adresse au pharaon.

25. Les fouilleurs ont peut-être trouvé un palais dans la ville haute (Y. Yadin, *Hazor*, Londres 1972, pp. 115, 127 et 128).

26. Même s'il était alors en concurrence avec un système alphabétique. Les textes cunéiformes retrouvés se trouvent cités plus haut. Une école (au moins) formait les scribes; si l'on en doutait, un fragment du HAR.ra-hubullu le prouverait (belle photographie en couleurs dans Y. Yadin, *Hazor*, Londres-Jérusalem 1975, p. 266).

Le sommet du panthéon²⁷ est occupé par un dieu de l'Orage, appelé Addu, peut-on croire, les statuettes de taureaux retrouvés dans un contexte architectural cultuel le représentent sans aucun doute²⁸, sa parèdre est Astarté.

Entre autres traits, la vocation guerrière de ce couple est connue de tout le Levant. Faut-il comprendre que le patronage de ces deux "auxiliaires" *rēšu* était d'autant plus invoqué que les difficultés du temps le rendaient plus précieux?

On ne saurait le dissimuler: plus la datation de ce document nous rapprocherait de la fin de l'âge du Bronze, plus l'intérêt des renseignements qu'il nous fournit augmenterait. Or, fixer précisément dans le temps un tel document est impossible. La "maison de Rap²ānu" et Rap²ānu lui-même (mais est-il vraiment question de lui?) ne nous sont que d'un pauvre secours²⁹. Je n'ai trouvé que deux indices fugitifs³⁰: ils rendent seulement possible de placer l'envoi de la lettre de Hazor à la fin de la vie d'Ougarit³¹; rien de plus, malheureusement. Mais cette question est-elle vraiment importante? Si la destruction de Hazor même a pu être un événement d'une rapidité tragique, elle a été sans doute précédée et préparée par l'action d'une bande

27. Le polythéisme est révélé concrètement par le nombre de temples retrouvés (Y. Yadin, *Hazor*, Londres 1972, chapitre VII) et par les données textuelles. Ces dernières (même si l'on en prend en considération tout le IIe millénaire) sont rares et seulement fournies par l'anthroponymie. On trouve: le dieu de l'Orage Addu: sans doute la lecture de ¹Iškur, d'après les graphies phonétiques (W.W. Hallo-H. Tadmor, "A lawsuit from Hazor", *IEJ* 27 [1977], p. 2, l. 6 et l. 7); l'idéogramme est constitutif de deux noms propres indigènes sans doute babylonisés: *Ib-ni-⁴Iškur* et *Iš-me-⁴Iškur* (*RIA* IV 2/3 p. 134); ⁶Anūt: pour cette déesse voir W.W. Hallo-H. Tadmor, *ibid.*, p. 4 et p. 7; peut-être Dagan: si on se hasarde à lire les deux lignes du verso du procès (W.W. Hallo-H. Tadmor, *ibid.*, p. 2): [... -]Da-⁷gan⁷ dumu *Ha-ab-di-Da* in.šar ("[...]Dagan, fils de ⁶Abdi-Da(gan), a écrit (cette tablette)"; cette forme verbale sumérienne conjuguée se trouve à Emar dans un texte de la pratique de l'époque d'Ini-Tešub (D. Arnaud, *Emar* 6, n° 201, 53); Tiršu: d'après le nom du roi de l'époque d'El-Amarna: *EA* n° 228; RS 20.225 ajoute *⁶Attartu.

Des symboles, sur de monuments figurés, par exemple l'étoile à quatre branches, font référence à d'autres divinités encore et montrent à l'évidence que la liste de celles-ci était beaucoup plus longue.

Nergal est "importé" sur le foie inscrit H 1308 (B. Landsberger-H. Tadmor, "Fragments of Clay Liver Models from Hazor", *IEJ* 14 [1964], pp. 207: fragment B; photographies dans Y. Yadin, *Hazor*, Londres 1972, pl. X, du même: *Hazor*, Londres-Jérusalem 1975 et J.-W. Meyer, *Untersuchen zu den Tonlebermodellen aus dem Alten Orient*, Neukirchen-Vluyn 1987, pl. 13 bas).

En revanche, Ištar n'y est pas à reconnaître. Les éditeurs (dans l'article cité immédiatement au-dessus, p. 210, note 23) ont loyalement exposé les difficultés, à la fois paléographiques et formulaires, de cette lecture. En fait, les apodoses semblent bien avoir été séparées par un clou de glose, le scribe montrant ainsi qu'il fractionne ce qui n'était qu'une ligne unique sur sa source. Cette apodose se lirait à mon avis: / (clou de séparation) buru, *ma-tam* / *i-ka-al* / ("(...) / Les sauterelles [en fait un singulier collectif] dévoreront le pays /; (...)").

28. En particulier dans le "temple aux orthostates" (Y. Yadin, *Hazor*, Londres 1972, pl. XX), datant précisément de la fin de l'âge du Bronze.

29. M. O. Callot (dans la lettre citée plus haut à la note 9) date "probablement" les archives d'après le séisme du milieu du XIIIe siècle, quand la maison a été reconstruite, d'ailleurs sur "un plan presque identique". La prosopographie ne permet pas de situer Rap²ānu dans le temps (en admettant que nous avons toujours affaire au même, ce qui n'est pas le cas, au moins une fois: voir la note 8). On trouvera la liste des citations dans F. Gröndahl, *Die Personennamen der Texte aus Ugarit*, Rome 1967, *ad index* [La référence à *PRU* III a été recopiée, sans vérification, sur l'index de l'*editio princeps*, mais elle est fautive: il faut lire 16.363, vo. 10]. L'anthroponyme n'a pas réapparu depuis lors, autant que je le sache.

Au point topographique 1844 où a été exhumé RS 20.225, ont été trouvés quelques autres fragments, à peu près uniquement lexicographiques, et un texte en ougaritique RS 20.223. Eux-mêmes ne sont pas datables.

30. Le destinataire de la lettre n° 21 pourrait bien être Niqmadu III; le Šipit-Ba'al (du n° 99, l. 7; il apparaît aussi dans la pièce 26 [n° 57 [RS 20.227]]) est sans aucun doute le dignitaire bien connu (le texte le met en rapport avec le "palais"), le chef d'Oourtenou; il appartient à la dernière génération du site.

31. Ce qui correspondrait au niveau XIII de la ville haute et 1A de la ville basse de Hazor. Pour la datation absolue, sur laquelle je n'ai pas la compétence pour me prononcer, on verra les propositions de Y. Yadin (*Hazor*, Londres 1972, p. 200: XIIIe siècle) et J.-W. Meyer, *Untersuchungen zu den Tonlebermodellen aus dem Alten Orient*, Neukirchen-Vluyn 1987, p.29: ca. 1285/75-1180).

ou de bandes armées agissant dans la campagne: l'emploi de *šallu pour désigner leurs rapines est éclairant: l'étymon renvoie toujours en accadien à l'activité de troupes constituées qui butinent, ajoutons même: sous la direction d'un chef³²; ce champ sémantique a pu bien être celui du canaanéen, puisque c'est en effet celui de l'hébreu biblique³³. Cette montée des périls s'est inscrite dans la durée. Le texte lui-même parle de "mois". Certes, Hazor est encore, comme l'écrit le correspondant, une ville puissante³⁴, mais apparemment sur la défensive et sa campagne paraît désormais ouverte aux pillards organisés. Peut-être RS 20.225 est-il un avertissement et même un appel à l'aide à Ougarit, comme cette ville en reçut venus d'ailleurs au même moment.

Nous l'avons vu: la lettre de Hazor, pour la langue comme pour le protocole, manifeste surtout des affinités avec ceux de Tyr³⁵. Cette constatation rend d'abord perplexe, car, s'il devait y avoir influence, c'est celle de Sidon qui devrait se manifester, Sidon qui domine sa voisine du sud au moins politiquement et, sans doute, d'autre façon encore³⁶. Tyr est d'ailleurs consciente de sa situation inférieure³⁷. Les rapports intellectuels au moins entre elle et Hazor sont pourtant établis. Ils devaient ne pas se cantonner à ce domaine: les relations religieuses entre les deux villes sont, au moins, presque sûres³⁸. Au vrai, cette présence tyrienne dans la haute vallée du Jourdain n'est pas surprenante; le chemin qui y menait n'est pas très long³⁹ et la politique de Tyr a toujours été attentive à se ménager un hinterland; ce fut vrai à l'époque

32. Comme le montrent les références réunies par le CAD s. v. *šalālu*. Le verbe n'est pris ni en bonne part ni en mauvaise part en accadien (comme en fait justement la remarque le commentaire cité dans le même article du CAD, p. 197 A: "*šalālu* se dit en bien et en mal") et l'on pourrait soutenir que la lettre évoque les conquêtes faites non sur le roi de Hazor mais par lui-même. Cependant, le partage en une signification favorable et une signification défavorable est assez net (exception faite de KBo I 5 [Weidner, PDK, pp. 88-111] où elle est double): la première est à peu près constante dans le vocabulaire assyrien (ajoutons-y la statue d'Irdimi); la seconde, en revanche, est "occidentale". Cela paraît vrai aussi pour Ougarit (PRU IV p. 50 et p. 97). Les trois références du corpus d'El-Amarna désignent ainsi les agressions des "Apiru (J. A. Knudtzon, *op. cit.* II, p. 1510) et elles proviennent de lettres canaanéennes, écrites dans deux sites qui "encadrent" Hazor précisément au nord et au sud. L'incendie suit souvent le sac (EA 185 et 186).

33. Et d'abord dans le récit au chapitre XI du livre de Josué de la défaite de Hazor précisément.

34. La ville haute était entièrement occupée à l'âge du Bronze récent (Y. Yadin, *Hazor*, Londres 1972, p. 127). Cet auteur conclut que Hazor était la ville la plus importante de la Palestine au II^e millénaire (*ibid.*, pp. 106-107).

35. Le corpus de cette ville non plus ne peut être daté. Dans une des lettres à laquelle il est fait allusion note 7 et qui porte la même bénédiction que RS 20.225, on peut lire cette apostille (II. 23-26): 'ū? i-na-an-na ki-i aš-ra-nu / [a]-ba-ak-ku a-na-ku aš-ra-nu / 'a'-na ba-ki ki-i-ki-i / la-a i-la-ak aš-ra-nu ("En plus, maintenant que [je dois] faire la déploration là-bas, en ce qui me concerne là-bas, pourquoi donc n'irait-il pas là-bas [la faire?]"). Le verbe *bakû* fait-il allusion à un deuil privé, un deuil rituel (pour telle ou telle divinité) ou un deuil public à mener à Ougarit (*ašrānu* désigne le lieu de destination, selon l'usage)? Dans cette dernière hypothèse, on pourrait penser à celui qui a dû suivre la mort de l'avant-dernier roi d'Ougarit. Toute affirmation serait imprudente.

36. Ainsi, dans une lettre (inédite), un roi d'Ougarit demande à son "frère" le roi de Sidon de protéger un de ses palfreniers qui va chercher deux poulains "au quai de Tyr" (*a-šar kar šur-ri*). Il ne s'agit pas sans doute seulement de la traversée du royaume sidonien (d'autant que le voyage a dû se faire par mer), mais encore du séjour même.

37. Ses scribes font précéder son nom du déterminatif uru "ville", non kur "pays" (en revanche, ce dernier est d'usage pour des autres ports levantins); son roi se place en second dans les en-tête des lettres adressées au roi d'Ougarit, à la différence des autres dynastes qui s'installent toujours en première position. Mais le roi d'Ougarit en répondant, à son tour, prend cette première place, autant que nous en puissions juger par la seule lettre aujourd'hui connue (à laquelle il est fait allusion à la note précédente).

38. Y. Yadin a fait lui-même remarquer la ressemblance entre la stèle "aux mains levées" du site qu'il a fouillé et celles qu'on a retrouvées à Carthage (Y. Yadin, *Hazor*, Londres 1972, p. 73). Est-il besoin de rappeler que Carthage est une colonie de Tyr? Au sommet du panthéon tyrien, d'après une lettre commerciale inédite, se trouvait Ba'l (*Ba-lu₄*) et Rimmītu (*Ri-mi-tu₄*), la "Tonnante", sans doute une figure d'Astarté. Mais ce couple est banal au Levant et l'on ne saurait songer à une influence quelconque, quel qu'en ait été le sens, entre Tyr et Hazor sur ce point.

39. Pour la route entre Tyr et Hazor, voir R. Dussaud, *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale*, Paris 1927, pp. 22-24.

d'El-Amarna; au Ier millénaire, quand précisément Hazor retrouve un rôle stratégique, Tyr en profite pour demander des territoires sur le continent⁴⁰.

Au début de l'âge du Fer, la situation entre Tyr et Sidon est inverse: celle-ci s'efface⁴¹ devant la gloire de celle-là. Mieux que les péripéties qui marquent le passage à l'âge du Fer au Levant⁴², c'est la géopolitique qui explique ce retournement. Sidon avait développé consciemment son action dans un système d'équilibre entre les puissances continentales asiatiques⁴³, avec pour alliée l'Assyrie⁴⁴. Que ce monde familier s'effondre⁴⁵, Sidon n'a plus de champ où exercer sa puissance. Au moment de la catastrophe, l'horizon de Tyr, beaucoup plus rétréci assurément, s'élargit soudainement; sur le continent, la prééminence de Sidon ne l'embarrasse plus, au large, dans le même temps, les Mycéniens s'évanouissent: il suffira à Tyr de saisir ses chances et de profiter des liens qu'elle avait modestement tissés à la fin de l'âge du Bronze⁴⁶ et que manifeste la lettre de Hazor. C'est ainsi qu'un autre monde, celui de l'âge du Fer, se met en place⁴⁷, à l'insu des acteurs eux-mêmes.

40. I Rois IX.

41. Toutes les sources disponibles pour le début de l'âge du Fer montrent ce renversement de situation (E. Renan, *Mission de Phénicie*, Paris 1864, pp. 574-575 et particulièrement la note 3 à la page 575; *Tyros, Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, Stuttgart 1939, col. 1883-1884; H. Jacob Katzenstein, *The History of Tyre*, Jérusalem 1973, pp. 59-76, rassemble un grand nombre de références).

42. On en trouvera l'exposé dans le livre de H. Jacob Katzenstein (voir la note précédente).

43. Un roi de Sidon les énumère au roi d'Ougarit: le Hatti, Karduniaš et Assur "et leurs possessions": *ù ša-bu-ti-šu-nu*; cet adjectif concerne-t-il le dernier état cité (dans ce cas, *mātu* serait pris comme un singulier collectif masculin: les Assyriens) ou l'ensemble des trois? Il n'a pas guère de sens pour la Babylonie cassite. Ces "possessions" sont conçues, en tout cas, comme légitimes: *šabātu* signifie très précisément en accadien "s'emparer de vive force mais légalement", *šabbutu* ajoute la nuance de sens d'"(être) pris ensemble"; elles doivent être plutôt celles des Assyriens seuls que celles des Assyriens et des Hittites; le scribe autrement reconnaîtrait la légalité du protectorat de Hattusa sur la Syrie, attitude contraire sinon à la position officielle des Egyptiens (depuis le traité de paix de Ramsès II), peut-on supposer, du moins à celle des Assyriens qui cherchent à traverser l'Euphrate. Ni les îles ni surtout l'Egypte ne sont citées. D'une manière générale, les lettres de la façade levantine traitent celle-ci comme une puissance étrangère (parallèlement, les Syriens sous le contrôle effectif hittite en agissent de même avec le Hatti) et leurs rois ne s'y réfèrent jamais, mais, restriction importante: cela dans la correspondance adressée et (pour un cas) écrite à Ougarit; qu'en était-il dans des lettres envoyées en Egypte même?

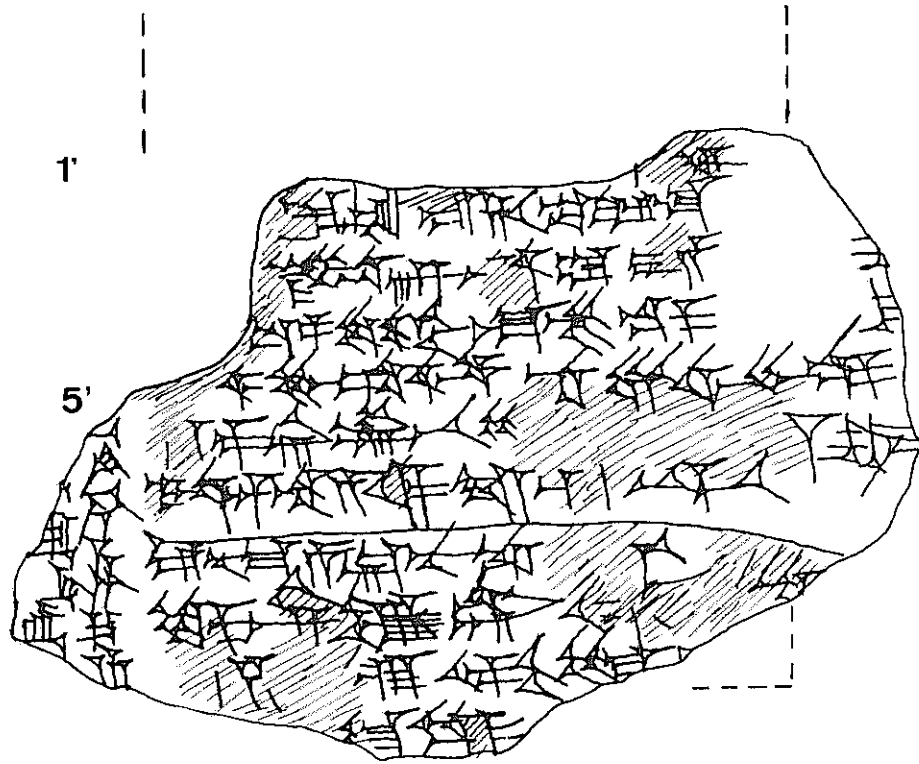
44. Cette influence d'Assur est totale dans l'art du scribe; inversement, des Sidoniens, on pourrait deviner: des marchands, sont présents dans cette ville (H. Freydank, *Mittelassyrische Rechtsurkunden und Verwaltungstexte* III, Berlin 1994, n° 81 vo. 6') et, en chemin, dans la vallée de l'Euphrate, sous protectorat hittite (Arnaud, *Textes syriens de l'âge du Bronze récent*, Barcelone 1983, n° 94).

45. Les états continentaux ont disparu ou sont repliés sur eux-mêmes, les routes de commerce sont coupées.

46. Un trait tout à fait frappant est la "rigidité" linguistique de Sidon (si je peux m'exprimer ainsi): ses scribes n'emploient que le médio-assyrien, avec l'ordre des mots du canaanéen, à cause des conditions même de leur travail décrites dans le prochain volume de *RSO*. Mais, il faut le remarquer loyalement, nous n'avons que des textes "officiels".

Tyr n'hésite pas d'abord à utiliser le système cunéiforme suméro-accadien et l'alphabet ougaritique (auxquels il faudrait ajouter, sans aucun doute, le hiéroglyphique égyptien). En second lieu, ses scribes ne se refusent pas à écrire, en plus d'un babylonien "classique" (avec les réseves faites plus haut sur l'adjectif), une bêche-de-mer locale et enfin (à se fonder sur un fragment inédit) le canaanéen, disons plus prudemment: un canaanéen, le "tyrien". Autre preuve de l'adaptabilité du port.

47. Je ne me hasarde pas à porter un jugement sur la manière d'harmoniser les données bibliques sur Hazor, celles du livre de Josué et celles du livre des Juges; Y. Yadin a deux fois au moins présenté le problème avec la plus grande clarté, en particulier dans Y. Yadin, *Hazor*, Londres-Jérusalem 1975, chapitre 6.



RS 20.225